

**Centenaire de Primo Levi**  
15/16 Novembre 2019  
Marie du 3e arrondissement de Paris

*Beatrice Patsalides Hofmann*

*“Considerate la vostra semenza  
fatti non foste a viver come bruti  
Ma per seguir virtute e conoscenza”<sup>1</sup>*

C’est en langue étrangère souvent que nous parlent nos patients du Centre Primo Levi, de l’*“Inferno”*, de l’enfer dont ils sortent à peine. Ça peut être en Amharic d’Ethiopie, ou en Lingala du Congo, en Tchétchène, Tamoul ou Kurde, en Farsi ou en Russe. Pour l’Italien, c’est Dante qui se rappelle à nous à travers la plume de Primo Levi, son *Chant d’Ulysse*.

*“Considerate la vostra semenza” ...*

Comme ceci, en langue étrangère, commencent nos premières séances avec nos patients non-franco-phones. Une expérience fondamentale: au tout premier abord, dans ce que ce patient m’énonce là en sa langue maternelle, il arrive que je n’y comprenne strictement rien. Sauf peut-être pour entendre l’inflexion et la mélodie de sa voix, repérer une parole après laquelle il s’arrête ou éclate en sanglots, ou que son corps commence à se balancer, se raidir, à trembler, ou à s’affaisser. Une parole étrangère qui exprime alors cet indicible qui fait basculer. Basculer dans un vide de sens.

A notre première rencontre ces fragments de langue et sonorités étrangères m’interpellent tout de suite, et m’interdisent l’illusion de “comprendre” un sens quelconque. C’est là comme un avertissement immédiat: ne cherchez pas à vouloir saisir trop vite les effets de la torture.

*“Considerate la vostra semenza” —  
“Considérez quelle est votre origine” ....*

Acculée à ma limite, à ce que j’ignore de l’autre, je suis avertie que pour aborder une signification possible j’ai besoin d’un tiers, interprète, un passeur de langues. Qui me traduise les paroles une à une et m’en restitue le sens au plus près de chaque mot, ou qui me dira, au contraire, peut-être, qu’il n’y a là en réalité aucune suite dans les idées, que ce flot de mots que le patient déverse devant nous en cette première séance n’a aucune ponctuation, aucune phrase construite, et que le sens des paroles reste donc opaque, même à celui qui connaît bien la langue maternelle. Dans ce cas, c’est le réel du trauma qui “parle” en direct, ce trauma intraduisible qui fragmente le psychisme et le corps et qui se fait seulement entendre dans le langage haché du patient.

Primo Levi disait que la violence politique causait non seulement la démolition de l’homme en tant qu’être souverain et libre, mais la destruction de ce qui lui est particulièrement propre, à savoir sa langue, voire son nom propre; ce nom propre qui, dans son cas, fut substitué par un nombre à six chiffres tatoué sur son bras gauche. Prisonnier numéro 174 517.

*“fatti non foste a viver come bruti” ... “  
Vous ne fûtes faits pour vivre comme des bêtes” ...*

La torture, c’est cela: dénuder l’homme de tout ce qui lui est propre, jusqu’à son nom qui inscrit sa place dans la chaîne des générations. Rendre cet homme anonyme, - nombre d’une série infiniment croissante, - est le premier tour de vis pour le réduire à un objet jetable, objet à détruire.

---

<sup>1</sup> Levi, P., Si c’est un homme, traduit de l’italien par Martine Schruofeneger, Paris: Julliard, 1987, p.70.

Si à sa fondation les cliniciens ont choisi de nommer le Centre de Soins du nom de Primo Levi j'y décèle aujourd'hui deux motifs. D'une part, pour nous situer - nous cliniciens et avec nous nos patients - dans une filiation symbolique qui nous permet d'œuvrer ensemble, et comme l'a fait Primo Levi de façon exemplaire, à l'encontre de cette chosification de l'homme que la torture effectue. Retrouver le sujet vivant et parlant dans l'objet à détruire. Et, ensuite, pour nous inspirer de son travail de forgeron de mots si incisifs, résonnants, profonds, et poétiques. Nous inspirer afin de non seulement mieux écouter les m-a-u-x de nos patients, mais aussi, à son instar, de transmettre un certain savoir tiré de notre travail clinique en tant que "témoins de témoins". Qui auraient entendu et feraient entendre à d'autres certaines vérités qui traduisent alors la résistance de cet homme, de cette femme, de cet enfant, contre le silence de mort qui accueille en général les récits de ceux qui survivent les enfers de la persécution.

Car c'était cela le rêve traumatique de Primo Levi qu'il faisait souvent au Lager : *"Je rêvais que j'étais de retour, je rentrais dans ma famille, je racontais, et l'on ne m'écoutait pas. Celui qui est devant moi ne m'écoute pas, il se détourne et s'en va. J'ai raconté ce rêve au camp à mes amis",* dit Primo Levi, *"et ils m'ont dit: "Cela nous arrive aussi à nous."*<sup>2</sup>

Pour écouter et ne pas nous détourner, pour rester là auprès d'eux, c'est cela l'engagement fondamental de notre clinique.

Nos patients au Centre nous confirment qu'ils rencontrent eux aussi partout ce même silence terrible, qui les maintient prisonniers de leur honte, et qui confirme ce que les tortionnaires leur lançaient en ricanant : *"Même si tu leur raconteras ce qui s'est passé ici, personne ne te croira jamais!"*

Ce silence mortifère les enferme dehors, et les exclut d'aucun partage avec un "nous".

Qui les écoutera, qui les croira alors - ces revenants ?

Primo Levi a trouvé - dans son "but de libération intérieure" -, l'écriture comme acte de parole. *"J'ai eu l'impression",* disait-il, *"que l'acte d'écrire équivalait pour moi à m'étendre sur le divan de Freud. J'éprouvais un besoin si impérieux de raconter que je racontais oralement."*<sup>3</sup>

#### **"Considerate la vostra semenza**

*"Considérez quelle est votre origine*

#### **fatti non foste a viver come bruti**

*Vous ne fûtes faits pour vivre comme des bêtes*

#### **Ma per seguir virtute e conoscenza"**

*Mais pour suivre vertu et connaissance"*<sup>4</sup>

Ces trois vers, vous les reconnaissez probablement si vous avez parcouru l'œuvre de Primo Levi. Ce sont les vers célèbres du chant XXVI (118-120) de l'Enfer de Dante que Primo Levi cite de mémoire pour apprendre l'italien à son ami Jean Samuel (appelé *Pikolo* dans le camp).

Voici son souvenir:

*Primo Levi sort d'un puits au fond duquel les prisonniers devaient gratter la rouille. Sur le chemin pour chercher la soupe il s'adresse à Pikolo. Il veut partager avec lui quelque chose de son être profond, d'une part sa langue maternelle, d'autre part, un bout de ce grand texte littéraire qu'il a jadis appris par cœur et qu'il affectionne. Un texte qui fait écho à son expérience ici et maintenant dans le camp, à sa sortie vers le grand jour d'un trou noir - du puits, une sorte d'Enfer - . Le souvenir de ce texte, le fait qu'il puisse - péniblement - se le rappeler à ce moment précis, lui donne perspective, une lumière et une force pour s'élever au-dessus de la boue et de l'humiliation vers une place légèrement décalée. En citant Dante il arrive à se poser - et peut-être à se recomposer - un peu à distance de l'expérience brute et permanente de la faim, de la soif, de la douleur, et de cette mise-à-mort de soi qu'il appelait la "démolition", cette réduction à l'état de "bruti" - la brute.*

<sup>2</sup> Cité dans Camon, F., *Conversations avec Primo Levi*, traduit de l'italien par André Maugé, Paris: Gallimard, 1991, p. 50.

<sup>3</sup> Camon, F., *op.cit.*, pp 49/50.

<sup>4</sup> Traduction par Lucienne Portier, éd du Cerf.

On pourrait penser la place du thérapeute en analogie avec Pikolo. Cet autre humain bienveillant qui accompagne et écoute celui qui sort juste de l'abîme, du puits noir.

Le soignant au Centre Primo Levi - soit-il psychanalyste, médecin, assistant social, juriste ou accueillant - offre un lieu d'adresse, sans condition, pour la terreur de ceux qui ont touché le fond. Pour ceux que la honte a rendus mutiques, et pour qui la confiance en autrui est devenue chose impensable.

Le soignant écoute les récits des cauchemars, mais il accueille aussi les longs silences, les silences de plomb ou de mort que la torture inflige. Car, contrairement à ce qu'on dit, la torture fait taire. Le soignant est patient pour attendre l'impossible à dire. Pendant ces silences, dans ces abîmes, il engage avec sa parole son être.

Il m'est arrivé de recevoir ce patient africain ainsi démoli par la torture. Au point que, chaque semaine, lorsque j'allais le chercher dans la salle d'attente, il ne me reconnaissait pas. Il était resté dans cet état de dissociation profonde dans lequel les coups et l'enfermement dans le noir d'une cellule souterraine l'avait plongé pendant des mois. En séance il ne parlait quasiment pas. C'est moi qui lui adressais la parole, qui lui parlait des choses de la vie, de ce à quoi je pensais en sa présence. Après quelques mois il se souvenait qui j'étais. Il me reconnaissait. Et commençait à se reconnaître, lui, comme un humain à côté d'un autre humain, à qui il désirait raconter, au-delà de ses terreurs et errances nocturnes, sa vie de berger au pays et son amour pour la terre et le ciel étoilé. Ce suivi a duré quelques années. Aujourd'hui cet homme travaille, il vit dans une communauté où il répare des meubles et de l'électronique et y gagne sa vie. Mais il se sent toujours brandi, par le fait surtout qu'il n'a pas réussi à convaincre les juges de la Cour d'Asile de la véracité de son récit. *“Ne pas être cru par les juges, c'est pire que la torture”*, dit-il. Et se demande : *“est-ce vrai ce que j'ai vécu, ou est-ce toujours la même hallucination, le même cauchemar qui me revient ?”* Pour lui, c'est impossible à savoir, impossible d'y discerner la différence.

Cet impossible à dire, nous les psychanalystes, nous l'entendons comme l'essence du trauma. Un réel sans représentation aucune. *“L'indicible”*, qui se fait entendre par les bruits du corps dont nos patients se plaignent, par ces douleurs fluctuantes et éparses qui ne sont lisibles sur aucune image médicale mais qui *“chauffent la tête”*, comme disent les Africains, ou tordent les entrailles. C'est ce réel qui insiste dans les reviviscences et les cauchemars qui réveillent et font durer la frayeur nocturne. C'est lui, aussi, puisqu'il est innommable et n'est pas cru, qui rend fou.

Tous les thérapeutes du Centre de Soins l'ont entendue, cette frayeur nocturne, et ont trouvé chacun à sa manière leur façon de l'accueillir et de la traiter. Le médecin qui écoute d'abord longtemps les soupirs de la patiente qui ne peut jamais dormir, et questionne ce qui lui fait si peur en s'allongeant la nuit, avant de penser prescrire des somnifères. L'assistante sociale qui cherche à comprendre pourquoi le patient sans-abri et insomniaque refuse un hébergement dans un accueil d'urgence. Sa peur des autres qui peuvent venir la nuit lui faire du mal. La juriste qui explique à la patiente paniquée à l'approche de son audition pour l'asile qui l'oblige à re-raconter chaque détail de son calvaire qu'elle a droit à un huis-clos, à une protection de son intimité. Et les accueillantes, au milieu du brouhaha quotidien de tout ce monde qui arrive pêle-mêle et toujours dans l'urgence angoissée avec mille demandes insistantes — elles gardent leur cap, leur ancrage, leur sourire, on ne sait pas trop comment.

*“Il y aurait tant d'autres choses à dire, et le soleil est déjà haut, midi approche. Je suis pressé, furieusement pressé. J'y suis, attention Pikolo, ouvre grands tes oreilles et ton esprit, j'ai besoin que tu comprennes :*

**« Considerate la vostra semenza  
Fatti non foste a viver come bruti  
Ma per seguir virtute e conoscenza »**

*Et c'est comme si moi aussi j'entendais ces paroles pour la première fois : comme une sonnerie de trompettes, comme la voix de Dieu. L'espace d'un instant, j'ai oublié qui je suis et où je suis.”<sup>5</sup>*

<sup>5</sup> Levi, P., *Si c'est un homme*, traduit de l'italien par Martine Schruofeneger, Paris: Julliard, 1987, p.70.